

Claude Schrøder

# Soldats d'occasion





Il fut un temps, et finalement, pas si éloigné, où chaque jeunot, dans notre beau pays, commençait vraiment sa vie d'adulte par un passage obligé dans l'armée (« car ce n'est qu'après avoir fait son service militaire qu'on est un homme... » disait volontiers ma bonne grand-mère).

Dans le milieu populaire, où je m'enorgueillis d'être né, ce passage, plus ou moins prolongé et mouvementé, suivant les époques, consacrait aux yeux des proches la qualité d'homme, garantissait, en quelque sorte, sa virilité, sa capacité physique et mentale de travailleur et de citoyen.

Le « j'ai fait mon service » était le sésame obligé pour obtenir un emploi sérieux ou la main d'une demoiselle.

Cependant, à la différence, peut-être, de leurs camarades engagés volontaires devenus des professionnels de la guerre, ces soldats d'occasion, qu'ils appartiennent, d'ailleurs, à un camp ou à l'autre, vivaient les aléas de la vie militaire et de la guerre avec, sous l'uniforme, des cœurs, des cervelles et des tripes encore résolument civils...



## L'épouvantail

Planté au beau milieu de l'ocre platitude  
Des champs déserts chargés d'ennui,  
Pantalon rouge et veste noire, képi sur l'œil,  
Fantassin dérisoire des guerres d'antan,  
Une fois de plus, la peur au ventre, le voici qui se lève,  
Encore penché, l'allure oblique, dans cette aube  
douteuse

Que le temps a lavé des fureurs de l'assaut,  
Parti, sans doute, dans le silence plein de mitraille,  
Une fois de plus, une fois encore, pour d'inutiles  
hécatombes...

Mais non. Ce serait trop injuste si demain  
La seule violence du rêve suffisait pour l'abattre !  
Rescapé fantomatique des naufragés de l'Histoire  
Rejeté par erreur sur les rives du Temps,  
Et à jamais figé dans un élan trop grand pour lui,  
C'est au vent et aux oiseaux pillards, au long du jour,  
Qu'il s'essaie à raconter, désespérant qu'on l'écoute,  
Les souffrances consenties des campagnes oubliées...



## Rien à signaler

Encore une histoire de l'oncle Serge ! Celle-là, il nous l'avait racontée pendant ce glacial hiver de 1940, lors de la permission que, encore célibataire, il avait choisi de passer chez la grand-mère de Val. Une permission ! Il est vrai qu'un calme presque inquiétant – à l'origine, plus tard, de l'appellation de « drôle de guerre » attribuée à cette période – régnait aux frontières. Mais tout de même, une permission !

L'oncle nous avait longuement expliqué qu'à ce détachement auquel il appartenait, posté en sentinelle en avant de l'invulnérable ligne Maginot – une « sonnette », en jargon militaire – il était alloué, en cas d'attaque des Allemands, une demi-heure pour le repli, avant le déclenchement des tirs de barrage, alors que, foi d'agent de transmission, une bonne heure était nécessaire pour l'opération. Sans le barda. Ni l'armement. Ni le matériel, si on ne voulait pas l'abandonner à l'ennemi... Ceci expliquait peut-être

cette permission un peu étrangement accordée, comme une largesse d'anticipation...

Quoi qu'il en soit, l'oncle racontait tellement bien que nous, les enfants, n'avions eu aucun mal à nous installer dans cette espèce d'avant-poste de la patrie, et à nous faire une idée de la disposition des lieux : on la voyait très bien, la grande baraque basse où l'on se tenait d'ordinaire si l'on n'était pas de garde et où l'on dormait la nuit... Avec devant, une sorte de glacis d'herbe rase en pente douce qui aboutissait au grand trou aménagé où se relayaient jour et nuit les guetteurs, trou protégé au-delà par un sérieux réseau de barbelés, avec, tout de suite après, encore un peu de terrain nu et l'orée de la forêt, toute proche, sombre, silencieuse, suspecte, inquiétante... Etrangement présente...

Au départ, bien sûr, une demi-frousse aidant, on avait suivi avec exactitude les consignes relayées par l'adjudant Merry, qui était instituteur dans le civil. On les suivait même à la lettre : outre le déroulement normal des tours de garde la nuit, c'était un plaisir de voir comment étaient assurées, aux petits oignons, les précautions d'usage : quoi qu'il se passe à l'extérieur ou dans le poste pendant la journée, toujours au moins un guetteur en place dans la cabane, en plus de ceux du trou... Oh ! la discipline qui, comme on sait, fait la force des armées, n'y était pas pour grand-chose. Ni même la vigilance de l'adjudant qui commandait le poste, et qui, instituteur déjà



chevronné dans le civil, dirigeait la petite communauté de troufions avec le même doigté bonhomme teinté de tendresse, et la même confiance en l'efficacité de la pédagogie que, probablement, dans sa classe de campagne avant la mobilisation. Non...

Mais le silence dans ce coin sauvage absolument désert et comme solidifié par un froid sibérien était si profond, si absolu, qu'il en devenait oppressant. Et comment ne pas sentir, aux aguets derrière ce bois, pas si loin, et même tout près, peut-être, une force invisible et redoutable prête à vous fondre dessus, savoir quand... ?

Mais, l'habitude aidant, et aussi, faut-il le dire, à cause de cette absence permanente de toute manifestation hostile, du simple indice concret, même d'une présence porteuse de danger, le morne écoulement du temps avait comme apprivoisé les hommes du poste. On s'était organisé au mieux. On avait tiré le parti maximal de la grande cabane rendue multifonctionnelle. On avait aménagé et camouflé les emplacements de veille et de tir. Bien dégagé l'amorce du sentier presque invisible courant vers l'arrière qui, peut-être, assurerait un jour le salut, creusé à l'écart des feuillées réglementaires discrètes. Toutes les semaines, une corvée s'en allait, sans grand risque puisqu'en pays ami, jusqu'aux premiers ouvrages de la ligne Maginot pour en rapporter le ravitaillement et le courrier. On avait de quoi manger, boire, se chauffer,

se reposer. Les nuits, jusque-là, étaient restées calmes. C'était déjà ça, non ? Une insouciance blagueuse et une résignation éclairée avaient remplacé la tension et les précautions inquiètes des premiers jours à cran.

On en était arrivé, tout en gardant tout de même un œil sur les alentours, à vaquer aux occupations journalières avec une certaine sérénité. On respirait. Rien n'arrivait, n'est-ce pas ? On en prenait son parti, c'était comme ça, il n'y avait d'ailleurs pas à s'en plaindre... Et on finissait par se persuader que, s'il devait arriver quelque chose, malgré tout, eh bien ! pourquoi cela se produirait-il ici, dans ce trou sans intérêt, sans importance, ignoré de tous, et qu'on aurait même sûrement du mal à trouver sur une carte ? Si on en possédait une... Et si la guerre, pour l'instant assoupie, continuait à les oublier au réveil ?

Bref, n'était ce froid glacial qui, à cause des épaisseurs de vêtements sur le corps, faisait ressembler les soldats au bonhomme Michelin, transformait les déplacements au dehors en films au ralenti et changeait les deux heures de garde, la nuit, en séance de torture, on n'était, au fond, quoiqu'en première ligne, pas plus mal qu'à l'arrière. Plus tranquilles même. Sans personne sur le dos. Sans aucun galonné à initiatives belliqueuses, sans aucune envie de jouer aux héros comme on essayait de vous y inviter. Ce n'était pas le genre de l'adjudant Merry, n'est-ce pas, qui était instituteur dans le civil... ?

Et même, quand, comme ce jour-là, le ciel se met au bleu et qu'un pâle soleil se met à réchauffer le paysage, les corps et les cœurs gelés, on en vient à se demander si on n'a pas, par hasard, tiré le bon numéro à la loterie du bon Dieu...

Et pourtant... Ce jour-là... Il est midi et demi, par ce pâle soleil d'hiver, qui ne réchauffe guère mais colore de gaieté cette étendue déserte d'un vert presque gris où brille blanc le givre. Dans le trou des guetteurs, les deux hommes de garde, assis à l'aise, dos contre la paroi de terre, discutent tranquillement. Atmosphère détendue aussi à l'intérieur de la baraque : le déjeuner terminé, c'est l'heure du café, du bon, celui-là, confectionné à partir du colis familial. Rien à voir avec le jus de l'ordinaire. C'est le bon moment de la journée. Ça discute tranquillement, en décontracté, autour de la bonne grosse table en bois brut. On se sent si bien que l'oncle s'octroie même un Ninas, le même qu'autrefois, à la fin du repas familial, celui que nous lui ramenions du bureau de tabac, nous autres les loupiots envoyés en mission ; en dégustant la glace de récompense d'un sou.

D'un regard un brin ironique, l'oncle, sa tasse de café à la main, observe par la fenêtre de côté de la baraque le gros Michel, garde champêtre dans le civil, qui rentre tranquillement des feuillées, creusées à l'écart, en se reboutonnant le pantalon, un sourire satisfait aux lèvres. Le pauvre ! Depuis la veille, atteint par une diarrhée tenace d'origine problématique, il

souffre le martyr : non seulement la douleur habite ses tripes, qu'il a pourtant d'ordinaire résistantes, non seulement ses activités de tous genres se trouvent subordonnées aux exigences dictatoriales des nécessités de la Nature, mais, les événements propres à être exploités pour rire un peu étant d'une rareté affligeante dans l'austérité forcée quasi monacale de la vie dans ce poste perdu, la verve de l'escouade en a évidemment été émoussée, et le pauvre garçon est en butte depuis la veille aux quolibets et aux plaisanteries douteuses des copains.

Donc, le gros Michel s'avance, l'air soulagé, et, raconte l'oncle, ménageant son effet, c'est la disparition soudaine de ce sourire satisfait du visage rougeaud du copain qui le frappe d'abord, happant son attention, suspendant le voyage de la tasse de café en route vers ses lèvres.

Le gros Michel s'est arrêté, les yeux hors de la tête, la bouche ouverte, le souffle coupé, le bras soudain tendu devant lui – comme détendu par un ressort, précisait l'oncle – en même temps que retentit un hurlement si intense, si violent, si éclatant qu'il fait sursauter d'un seul mouvement et sauter sur leurs pieds tous ceux qui se chauffaient à l'intérieur du poste et lever brusquement, à cinquante mètres de là, la tête aux discuteurs du trou de guetteur.

« Hééééééé ! Toi, là-bas... !!! Non mais c'est pas vrai ! Attends un peu mon bonhomme, je vais t'aider, moi, je vais t'aider, c'est moi qui te le dis !!! Alerte !!

Non mais des fois, quel culot ! Nom de Dieu, aleeeerte !!! Là, là, dans les barbelés... ! »

On se précipite à grand bruit de croquenots sur le plancher à travers la baraque vers la fenêtre de façade tandis que, se levant en se retournant d'un seul mouvement, les hommes du trou hissent à la hâte leur tête au-dessus des sacs de sable entassés en parapet autour du trou.

Stupeur !

Au bruit, la forme vert-de-gris qui avait dû, depuis un moment, cheminer animalement, avec une adresse reptilienne, sous les barbelés, s'immobilise au dernier rouleau, à quelques mètres du trou de guetteur, à portée de grenade. Puis commence à se rétracter. Brusquement et sagement. Comme une corne d'escargot qui touche un obstacle, précise l'oncle. Puis tourne casaque pour cheminer en sens inverse, comme une chenille, cette fois... Est-ce que tout là-bas, à la lisière du bois, quelque chose n'a pas vaguement bougé ?

« Nom de Dieu ! » hurle quelqu'un, une bordée de cris divers se déchaîne : une voix s'impose au vacarme : « Attention ! », « Mais tirez-lui donc dessus », « Martin, c'est pour toi, active ! ». Là, c'est celle de l'adjudant-instituteur, qui connaît son monde aussi bien qu'autrefois ses élèves, et donc, la réputation flatteuse de chasseur hors pair, dans le civil, du dénommé Martin. Lequel se rue vers le fusil soigneusement suspendu par sa bretelle, parmi les

autres, au mur de la baraque, s'en empare, retourne d'un bond à la fenêtre, épaule, tire, presque sans viser. Clac ! Il a oublié d'armer le fusil ! « Nom de d'là ! » Il arme, tire. Clac ! Le fusil n'est pas chargé ! Sécurité à l'intérieur du poste oblige... Quelqu'un tend une cartouche, le chasseur approvisionne, arme, épaule, appuie sur la détente. Pan ! Le bruit de la détonation explose dans la baraque, assourdissant les hommes présents en train à leur tour de se munir à la hâte de leur arme, et semble, dehors, faire voler en éclat le silence de la blanche campagne solidifiée par le froid.

Tout là-bas, l'homme, qui vient de s'extirper des barbelés détale comme un lapin, presque cocasse.

« Merde ! » soupire Martin.

Et lentement, il abaisse un fusil encore menaçant, qui apparaît subitement tout à fait dérisoire aux hommes silencieux pressés derrière lui.

« Et alors ? hurle Merry, c'est pour quand le bis ? »

Il se passe alors quelque chose d'incroyable. A voir galoper l'intrus, échevelé, alourdi par ses bottes, les Français, soudain mués en spectateurs d'une farce, se mettent, c'est plus fort qu'eux, à encourager, huer, accabler de quolibets le coureur, comme, il n'y a pas si longtemps, les supporters des gamins effectuant la course en sac du 14 juillet ou la foule des *aficionados* les branquignols de rugbymen de l'équipe adverse...

Le deuxième coup de fusil de Martin, qui le manque de peu, surprend le fuyard alors qu'il lui

reste, avant d'atteindre la forêt, à courir une bonne centaine de mètres à découvert. La partie est inégale. L'avertissement efficace. Il s'arrête, se retourne, lève les bras...

« Voilà autre chose... ! grommelle Merry, habitué, dans le civil, à réagir à la seconde au moindre incident en classe, un prisonnier, maintenant ! »

Et dire qu'on est resté des semaines sans emmerdement, sans qu'il se passe ici le moindre petit quelque chose ! Avec ça qu'il va falloir le nourrir, le garder, ce Boche, et qu'on est déjà serrés...

Abasourdis, reprenant leur respiration, tous les soldats, ceux de la cabane et ceux du trou de guetteur examinent de loin le trouble-fête dont ils viennent de stopper la fuite. C'est seulement à ce moment qu'ils constatent que l'ennemi, un jeune tout déconfit, ne porte apparemment pas d'arme ni même de casque...

« Ça ne fait rien, dit quelqu'un, y sont rien culottés ces fridolins.

– Il ne voulait tout de même pas prendre le poste à lui tout seul ? s'interroge un autre. Si c'est pas malheureux ! On doit drôlement leur bourrer le crâne, à ceux d'en face !

– Tu sais quoi, vieux ? Tu me donnes une sacrée idée ! s'écrie soudain l'adjudant Merry.

Ho ! Bernard ! Toi qui sais un peu d'allemand, dis-lui donc d'aller se faire foutre ailleurs, à ce connard !

– Mais voyons, Michel, tu...

– C'est un ordre, caporal ! »

Ce n'est pas trop indiqué de se mettre mal avec l'adjudant, qui est susceptible. Alors le caporal Bernard se hâte d'émerger du trou des guetteurs, de s'en extraire avec peine et de s'installer, calé sur ses jambes écartées, bien en vue du presque prisonnier qui s'est retourné vers le poste et piétine, tout déconfit, les bras toujours levés. Quand le Français est sûr d'avoir capté son attention, il lui crie, en appuyant son discours d'un vaste geste « circulez ! » des bras :

« Hé, toi là-bas, oui, toi... Partir ! *Raoust ! Raoust ! Schnell !* Tu comprends pas l'français ? »

L'Allemand, après une seconde d'étonnement, ne se le fait pas dire deux fois, et pique le sprint de sa vie jusqu'à la lisière de la forêt qui l'engloutit. Il y a dans le camp français un instant d'interrogation. Le caporal Bernard accourt à toutes jambes vers la cabane où Martin, désorienté, désarme machinalement son fusil ce qui fait gicler la cartouche du magasin.

« Non mais, ça va pas ? halètent les gars, t'es devenu fou, adjudant, ou quoi ? »

Merry sourit, content de se sentir plus futé que tous ces grands gamins qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez :

« Gros malins ! Ça nous aurait servis à quoi, dit-il, tranquillement, en insistant sur le nous, de bousiller ce type ? Ça aurait changé quoi au cours de la guerre ? Le faire prisonnier ? Et le mettre où, déjà qu'on est serrés... Et le surveiller, le nourrir, l'emmener pisser,



le livrer au PC, avec toujours un œil dessus, le rapport à faire, rien que des emmerdes, mes amis... Sans compter les galonnés qui vont accourir comme la pauvreté sur le monde et qu'on va avoir sur le dos, alors qu'on est si tranquilles ! Et vous savez quoi ? Eux qui nous prennent peut-être pour des rigolos, les Fritz, je vous parie qu'ils seront vexés qu'on n'ait pas voulu de leur trompe-la-mort, et qu'il va passer un sale moment, le pauvre vieux... Alors, hein, même si ce soir on boit un coup de pinard supplémentaire en l'honneur de notre premier Teuton, officiellement, les gars, aujourd'hui c'est rien à signaler, comme d'habitude ! »

On s'exclame, on rigole, on approuve, on lance des tapes fraternelles dans le dos de l'adjudant. Ce Merry, tout de même, il a de la jugeote ! Seul Paluche, qu'on surnomme ainsi parce qu'il a en guise de mains de véritables battoirs longs comme un avant-bras ordinaire, ose formuler timidement une objection :

« Tout de même, on aurait pu avoir une citation...

– On ? Qui ça, on ? Martin, peut-être ? Mais il a tout de même loupé deux fois son Boche, hein ! Pour chasseur d'élite, c'est pas terrible, si ? ! Et peux-tu me dire, mon vieux, à quoi ça pourrait bien nous servir, à nous autres purotins, une médaille, dans le civil ? »

L'affaire en est restée là. On a fait exploser les deux grenades à manche trouvées dans les barbelés et tiré au sort le bonnet verdâtre perdu par le visiteur.

Comme firent les soldats romains de la tunique du Christ, fit remarquer l'adjudant Merry, qui, dans le civil, était instituteur de la laïque mais avait néanmoins quelques notions d'histoire sainte. Bien entendu, les tenants et les aboutissants, les raisons immédiates et profondes de cette incroyable visite firent, on s'en doute, l'objet d'interminables supputations, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, de la part des troufions du poste, et leur permirent d'occuper nombre de mornes soirées d'hiver.

« Maintenant, les enfants, ne manquait pas de conclure l'oncle Serge s'il racontait l'histoire un jour de pluie, rien ne vous empêche de vous mettre aussi à les chercher, les raisons... »

Ce que nous ne manquions pas de faire, nous autres les loupiots, avec l'ardeur de cet âge. Sacré oncle Serge ! Pour un célibataire quasiment professionnel, à l'époque, qu'est-ce qu'il savait bien occuper les enfants !

## Une Panhard noire...

Ah ! Ces repas de fête en famille d'autrefois ! La joie des retrouvailles, l'été, de ceux que les duretés de leur vie d'humble aiment à séparer ! Et la grand-mère de la campagne chez qui enfants et petits-enfants des villes se sont donné rendez-vous aux vacances, qui s'est mise en quatre et a couru les commerçants du quartier, comme pour justifier sa réputation de cordon-bleu ! Et les gamins, cousins, cousines, qui ne perdent pas une bouchée de ce qu'ils ont dans leur assiette, ni un traître mot de ce qui se raconte autour de la table !

Chez nous, autrefois, lors des repas de fête d'après-guerre, au moment du dessert et du champagne, – qui bien souvent n'était qu'un simple mousseux – on poussait la chansonnette. C'était l'usage, chacun avait son répertoire : le grand-père Olivier, le doyen de la famille, chantait *Mon vieux Pataud* que les dames écoutaient en s'essuyant les yeux, la tante Georgette évoquait *La petite église*, que tout le monde voyait, « au fond du hameau », et le cousin Daniel faisait trembler

la table du poing en dirigeant l'exécution du Ban des grenadiers – « Ils avançaient tous, tous, tous, Ne reculaient guère, guère, guère, Celui qui n'fra pas attention, N'aura pas d'vin dans son bidon » – ou rougir les demoiselles par les fines allusions grivoises de *La machine à laver la vaisselle*. Quant aux jeunes, ils se lançaient avec emportement dans les derniers succès d'après-guerre, qui faisaient sourire les plus anciens avec condescendance.

L'oncle Serge, lui, qui chantait faux comme Assurancetourix, apportait sa contribution sous la forme de récits tirés d'une expérience militaire relativement récente dont nous, les gamins, connaissions presque par cœur toutes les péripéties, mais que nous ne nous lassions pas d'entendre évoquer, les yeux ronds et l'âme exaltée. L'écouter exposer comment, pendant la retraite de la dernière, il n'avait pas eu la croix de guerre, ça, c'était quelque chose ! C'est que l'oncle Serge racontait si bien ! On s'y serait cru ! Que dis-je, on y était !

On y était... en juin 1940 ! Pour la première fois depuis que durait cette abominable retraite, le temps constamment radieux jusqu'à l'insolence tournait à la pluie. Oh ! seulement une de ces petites pluies rafraîchissantes de queue d'orage qui font sourdre du sol cette savoureuse odeur de poussière chaude, cette senteur si particulière, si envoûtante, qui appartient si profondément, si explicitement au monde des vacances...